

# L'ENFANT D'ABORD

## UN CRÉDO OU UNE CERTITUDE ?

Xavier NICQUEVERT

Au cours d'une réunion, j'ai eu un mot qui, si j'avais su exploiter correctement mes « relations publiques » aurait dû me permettre de passer à la postérité et d'avoir ma place au dictionnaire des citations entre deux déclarations de Druon ou de Pompidou.

Je me suis écrié, dans un élan prudhommesque : « Il nous faut des certitudes qui nous permettent de croire ! »

Inutile de dire les rires narquois que me valut cette métaphore. Pourtant la formule me paraissait traduire assez bien ce que je voulais dire.

De plus en plus souvent nous entendons des camarades nous dire le peu d'enthousiasme de leurs élèves même pour les techniques de la Pédagogie Freinet :

*« Quoi qu'on leur propose, rien ne les intéresse. Pour eux la vie est ailleurs, ils la laissent à la porte du C.E.S. et tout ce qu'on leur propose en classe les indiffère. »*

Il s'en suit un certain scepticisme chez ces camarades qui, progressivement se mettent à douter des techniques qu'ils utilisent, de la pédagogie Freinet, de la pédagogie tout court, donc de l'école, d'eux-mêmes, des enfants... Ils en viennent à buter, au delà des seules conditions de travail, devant la vie telle qu'elle est de nos jours, à tout ce qui engendre la destruction de l'individu par toutes les agressions auxquelles il est soumis.

Lorsque lui apparaît l'évidence que l'enfant gavé de bruit, d'image et de mouvement qu'il doit subir, l'enfant sevré d'espace et de contact avec la nature, ne peut être réceptif à quoi que ce soit, n'ayant même plus son compte du sommeil nécessaire à son équilibre biologique, il est vite tenté par la conclusion que tout essai d'éducation dans un tel cadre n'est qu'illusion et que la solution — si elle est encore possible — ne peut être envisagée que passant par la lutte politique.

Portes ouvertes, enfoncez-vous de vous-mêmes pour nous éviter de répéter ce qui est maintenant lieu commun sur le manque de relation dans le monde d'aujourd'hui. Il nous apparaît comme plus important d'analyser les causes de ce découragement que l'on sent chez un nombre croissant d'éducateurs jusqu'ici engagés dans la lutte pour le développement et l'épanouissement du meilleur être des enfants qui leur ont été confiés. En dépit des pires conditions de travail, ils s'étaient accommodés du baraquement, du manque de place et de matériel, ils avaient trouvé un tas d'astuces pour y palier ou mettre à la disposition des enfants le plus possible d'outils. Même la solitude, l'espèce d'ostracisme dont ils étaient l'objet de la part d'autres collègues ne les rebutaient pas (peut-être même était-ce pour eux une raison supplémentaire de lutter, de chercher à vaincre les réticences). Parce que le renouvellement de leur énergie ils le puisaient aux joies du contact avec les enfants, dans les réalisations quotidiennes de la classe, chantier multiple de travail, de découverte et d'expression. Et les réunions des groupes départementaux, comme les Congrès étaient cette fête des rencontres où l'on a plaisir à se montrer ce qui est né dans les classes. Dans l'enthousiasme et les conseils, les nouveaux venus puisaient les raisons de se lancer à leur tour pour « avoir », eux aussi, leurs beaux textes, leurs belles peintures, leurs belles occasions de calcul. Comme le disait Freinet : il suffisait d'introduire nos techniques, et tout se transformait dans la classe.

Je crois bien n'avoir pas connu meilleure année que celle où faisant enfin le pas, je me suis lancé, introduisant progressivement dans la classe le texte libre, la correspondance, le journal scolaire. Jamais je n'avais vu des gamins



travailler autant et, qui plus est, le faire dans la joie, après l'avoir eux-mêmes décidé. Mais je me souviens aussi, à l'inverse, de ma déception amère quand, arrivant dans un C.E.S. de Z.U.P., je prétendis faire travailler les enfants par les mêmes procédés. Quelle panique ! Tout bascule, tout chavire : plus aucune certitude quand « même ça », ça ne marche pas.

Freinet disait en 1961 :

« ... L'éducation actuellement ne rend plus parce que toutes les techniques traditionnelles sont isolées de la vie, alors les enfants de notre génération n'essaient plus de comprendre, n'essaient plus de travailler parce qu'il y a quelque chose de décroché entre les techniques de l'école qui endorment les individus, y compris l'instituteur, quelque chose qui ne nous remue plus comme au début du siècle. Le résultat, c'est que tout le monde se désintéresse de l'école : les enfants se désintéressent de l'école et l'instituteur se désintéresse de l'école. Alors nous, nous rétablissons les circuits. Si nous parvenons à rétablir les circuits alors tout va bien : les enfants s'intéressent à leur travail, s'intéressent à leurs études et l'instituteur s'intéresse à son travail. »

Pour lui, donc, il suffit de rétablir les circuits. Circuits entre quoi ? Entre l'enfant et le savoir à acquérir ou entre l'enfant et la vie, les choses de la vie qu'il faudra bien connaître pour les utiliser, les maîtriser, les dominer ? Seulement, en 1973, l'aliénation est telle, dans ce monde en miettes où l'homme a tant de mal à préserver son intégralité que déjà nombre d'adolescents pourtant très jeunes en viennent à douter de la vie. On les sent comme prisonniers d'une sorte de fatalisme, on leur a dit : « tu vas en classique, en moderne, en technique, en pratique », non ! même pas ! les adultes représentants ou tenants du pouvoir n'ont même pas eu cette franchise, ils ont préféré coder par chiffres ou lettres ces affectations, ces orientations dont l'enfant se sent prisonnier. Aucun avenir ne se dessine pour lui, même au travers du parchemin d'un diplôme, et tout ce qu'on lui fait ingurgiter lui paraît tellement inutile, sans rapport avec la vie qui l'attend.

Rappelons-nous les interventions des adolescents eux-mêmes à Aix, devant l'auditoire de 900 adultes qui prétendaient faire parler les adolescents. Ils disaient bien que pour eux réussir sa vie n'avait pas forcément pour condition la réussite socio-professionnelle. Ils prononçaient plutôt des mots ressemblant à « amitié », « relation ». Ils mettaient en avant l'épanouissement de l'être. Je présume que nos camarades du Second Degré n'avaient pas attendu le Congrès pour découvrir cette vérité ; tout au plus avaient-ils besoin d'en entendre la confirmation. Seulement la question essentielle qu'ils voulaient se poser était :

« Mais que peut une pédagogie, que peut la Pédagogie Freinet pour aider à cet épanouissement dans les conditions de vie et de travail qui sont les nôtres ? »

Et le premier élément de réponse qui est venu, comme un mot magique, a été « expression libre ». L'expression libre, il en a été question, ah oui ! au stage du Centre, en septembre. Une table ronde proposée sur ce thème avec même un beau plan de discussion bien construit, bien logique :

- Qu'est-ce que l'expression libre ?
- Quel est son rôle ?
- Peut-elle continuer à être le support des acquisitions scolaires ?
- La Pédagogie Freinet doit-elle tenir compte de la société actuelle pour rester efficace et révolutionnaire ?
- Jusqu'à quelles limites le maître peut-il être authentique ?
- L'inconscient du maître : peut-on parler de maîtres libérés ?

On pourrait trouver facilement les intentions de ceux qui proposaient ces thèmes de discussion. Toujours est-il que, sans que l'on sache comment, mais très vite, le groupe les a pratiquement rejetés, au moins les premiers, partant de l'idée, à peine exprimée cependant : *l'expression libre n'est possible dans la classe que si le maître peut l'accueillir* (1). Pour l'accueillir il lui faut être disponible. Pour être disponible il doit être épanoui. Et l'on se retrouve à la question que l'on se posait à Aix. Mais, comme à Aix, elle avait résonné pour chacun des participants à son propre niveau.

La Pédagogie Freinet n'était plus ravalée au seul rang des techniques, on mettait en évidence l'implication totale de l'individu dans son comportement avec le groupe classe. Il n'était plus question d'accepter comme axiome cette affirmation que je caricature en paraphrasant un slogan publicitaire :

« Introduisez nos techniques et tout le reste viendra... »

Plus question de se réfugier derrière le « comment », ni même le « pourquoi » de ces techniques ou simplement derrière « l'enfant d'abord ».



(1) Être libéré soi-même pour libérer c'est sûr ça, car comment établir avec les autres éléments du groupe (enfants ou adultes) une relation authentique si nous n'avons pas une prise de conscience de ce qu'est notre personnalité, si le pourquoi de telle ou telle de nos réactions nous échappe totalement, si le poids de nos conditionnements (familiaux, sociaux, psychologiques, tous étroitement imbriqués) est tel qu'il nous condamne à l'aveuglement ?

(L.C.)

Quelques cas personnels de camarades avouant franchement leurs difficultés eurent tôt fait de mettre en évidence l'importance déterminante de la personnalité du maître : ce fameux « climat d'écoute » que l'on souhaitait pour la classe passe bien par le maître, son authenticité, sa capacité à dominer les tensions, les problèmes du groupe et de chacun de ses membres, non pour les prendre en charge ou les évacuer, mais pour aider chacun à les accepter et les maîtriser.

Prenons garde, cependant à ne pas réduire — ou promouvoir, comme on veut — le maître au rang de psychologue, psychiatre ou psychothérapeute (2) ; pour nous l'essentiel est qu'il soit *lui*, être de chair et de sang, de sens et de sexe, *lui* avec ses problèmes, ses lacunes, mais *lui* capable de recevoir, d'accepter toute forme d'expression, *lui* apportant les techniques support de cette expression, *lui* permettant à tous de s'exprimer, donc de se libérer. C'est peut-être cette accession à l'expression qu'il y aurait lieu d'examiner.

« Lorsque j'arrive, en début d'année dans une classe de 3e, avec des enfants ayant derrière eux plus de dix ans de conditionnement scolaire, personne n'a rien à dire, personne n'a rien envie de dire » nous dit Gérard, un bon copain du groupe 21.

« Console-toi, Gérard, répondent les autres, c'est pareil avec de bien plus jeunes », et Martine a bien envie d'ajouter qu'elle sent les blocages dès la maternelle (3). Et si elle a raison, il faudra bien se rendre compte que l'enfant est déjà sevré de sa fraîcheur naturelle dans son milieu de vie, ce qui nous ramène à la tentation d'agir d'abord sur la transformation de ce milieu.

Mais Gérard, bien que persuadé de la nécessité de cette action sur le plan de la société, veut rester dans sa classe et y rester *lui*, en accord avec ses convictions, donc y contribuer à l'épanouissement de ses élèves. Dans la petite fenêtre de temps hebdomadaire qu'il doit passer avec eux entre un cours de math ou de géo et une leçon d'anglais ou même de dessin, il va lui falloir tenter d'introduire l'expression libre.

Mais la classe, est-ce qu'elle en veut de l'expression libre ?

« — D'abord ce type, pourquoi veut-il qu'on lui raconte ce qu'on veut ? Qu'est-ce qu'il va en faire de nos textes ?

— Et pi moi, j'ai rien à dire, donc rien à écrire.

— Qu'est-ce qu'il va en foutre, ce prof, de ce que je peux bien penser ? »

Eh oui, on parle d'expression libre, mais Gérard lui, fait son entrée dans la classe avec son statut de prof de français : le gars chargé par l'administration de faire avaler bon gré, mal gré le programme de français pour le B.E.P.C. Avec ça, lance-la donc ta bille de l'expression Gérard ! Quel chien dans le beau jeu de quilles ! Il te faudra d'abord établir le « climat », te faire recevoir, accepter par le groupe et, pour ça, compte pas sur la démagogie, tu te ferais vite repérer comme « le gars qui veut nous avoir en douce ». Pour eux tu passerais pour bien plus salaud que les profs classiques qui, eux au moins, annoncent la couleur : avec eux on sait qu'on va s'emmerder, alors on se protège et on attend que ça se passe. Le style copain-copain, pas très bon pour le climat ! Il pourrait même te mener à l'inverse de ce que tu souhaitais si, te prenant au mot, les élèves en venaient à te taper sur le ventre. Alors toi, soudain pris de panique, seras tenté par la « manière forte » afin de « rétablir l'ordre » si cher à une administration dont le libéralisme ne va pas jusqu'à accepter que l'agitation s'installe dans une classe, surtout lorsqu'un maître prétend y « expérimenter » des méthodes nouvelles.

Quand tu auras gagné leur estime, qu'on pourra échanger librement dans ta classe, tu auras à faire face aux chocs, aux formes d'expression qui risquent de faire mal à l'ensemble de la classe, à quelques-uns, à toi-même : ces cris jetés comme des appels vers celui dont on a senti qu'il savait écouter.

Nous rejoignons une fois de plus la question de la solidité personnelle de l'éducateur, de sa capacité à accueillir tout cela, d'apaiser les angoisses sans les assumer, de déceler les symboles sans chercher à les décoder, simplement voir en eux un clignotant qui s'allume, une bouteille lancée à la mer, l'expression d'une personnalité à la recherche d'elle-même et tentant de se libérer des contraintes ou des conflits de son milieu (4).

Ceci nous conduirait peut-être vers une sorte de portrait d'un éducateur idéal, sorte de mage, de gourou toujours serein, capable d'être à l'écoute permanente et faisant abstraction, lorsqu'il est en classe de son propre vécu. Image idéale ? Oh que non ! Cet être aseptisé n'aurait rien de l'authenticité que nous souhaitions : s'il est de chair et d'os, de sens et de sexe, comment

(2) Oui, d'accord, mais je ne suis pas si sûre que cette distinction des rôles que nous faisons pour la forme et en faisant plus ou moins référence, qu'on le veuille ou non à un statut, soit une réalité à laquelle il faille tenir à tout prix surtout si l'on veut, comme tu le dis à la fin, se poser la question du maintien de la société.

Je ne suis pas persuadée du tout que les enfants ou les jeunes tiennent ou même fassent naturellement cette distinction. Pourquoi un instit ne serait-il pas en même temps, je me le demande, psychothérapeute ? Une question : quelle est la motivation profonde qui vous pousse à la distinction de ces rôles ?

(C.P.)

(3) J'aimerais parler de ces petits qui se mettent avec délices, avec sensualité du cirage, de l'encre jusqu'aux coudes (comme s'ils voulaient se venger de tout le dressage à la propreté qu'ils avaient subi).

J'aimerais aussi parler de ces petits qui t'offrent chaque jour leurs papiers découpés, leur argile naissante et qui un jour, merveille, réussissent une marionnette, un santon.

(L.C.)

(4) Une règle générale pour tous me semble évidente : l'écoute, l'acceptation, la compréhension, l'amour, le respect peut être (ce mot ayant été trop mal employé me fait peur) de l'autre intégralement.

Quoi qu'il en soit, évidemment, cela

pourra-t-il oublier ses propres passions, ses propres difficultés ? Est-ce cela être soi-même ? N'aurions-nous donc jamais le droit de dire aux enfants : « Halte-là, eh ! je ne suis pas hôtesse de l'air hein ! attendez un peu, que je sois plus disponible » ?

Simplement, je veux dire que accueillir, c'est avant tout ne pas repousser. Encore une belle vérité de La Palisse, mais prenons garde tout de même que repousser ça commence déjà quand nous regardons ou lisons une production sans rien en dire à l'enfant, quand nous ne recherchons pas avec lui ce qu'il pourrait en faire pour lui donner plus de valeur, quand nous n'enregistrons pas au magnétophone alors que d'autres productions du même type l'ont été. Trop préoccupés par la recherche de belles œuvres, nous oublions toute l'importance de ces productions pour celui qui les fait alors qu'elles nous paraissent à nos sans intérêt. Si celui-ci ne peut peindre que des poules rouges sur fond bleu, si celui-là ne peut qu'écrire des textes parlant d'un enfant perdu dans une forêt, ou cet autre chanter seulement dans un langage hermétique pour nous, il y a des raisons profondes. C'est donc plutôt une question d'écoute, d'antennes à déployer pour qu'elles deviennent de plus en plus fines à saisir les signes : s'efforcer de faire passer le courant petit à petit avec chacun des enfants et leur permettre une meilleure relation avec l'ensemble de la classe afin que, mieux acceptés par le groupe classe ils puissent mieux s'accepter eux-mêmes.

« Pour cela, il faut être un maître heureux ! » Beau cliché aussi que celui-là — le piège — va nous falloir définir le bonheur !

Lorsque j'étais enfant, habitait en face chez nous une femme qui eut à subir tout le long de sa vie de dures épreuves. Je l'ai revue peu avant sa mort, elle avait toujours, à plus de 85 ans, ce front serein, cette force rayonnante qui l'avait faite passer au travers de tous les malheurs sans être altérée dans sa personnalité (5). Les difficultés lui avaient même donné une largeur d'esprit qui permettait un dialogue très riche avec elle : elle pouvait tout comprendre, tout admettre, on avait envie de se confier à elle sans craindre son jugement. Pour être heureux, faut-il être l'homme sans chemise, l'homme sans problème ?

L'essentiel n'est-il pas d'être assez fort pour affronter, ne pas se laisser dominer : si nous avons le droit de nous protéger, nous ne pouvons projeter sur la classe ou n'importe quel groupe nos propres angoisses, nos propres fantasmes. Il faut pouvoir s'accepter tel que l'on est, « se sentir bien dans sa peau » comme disait Monette à Laroquebrou.

Ceci me paraît expliquer, au moins en partie, pourquoi certaines activités dans les stages, certains journaux de stage on pu refléter un besoin de défoulement chez les stagiaires à la conquête ou à la reconquête de leur personnalité. On serait en droit de s'en inquiéter si ce besoin n'avait pas été au départ motivé et expliqué comme la prise de conscience de cette nécessité d'offrir aux enfants une image d'adulte authentique (6). Or il ne paraît



renvoie à l'écoute de nous-même, l'acceptation de nous-même, la compréhension de nous-même, l'amour de nous-même. Et c'est là que tout se complique comme d'ailleurs quand on énonce « l'autre ». Car qui est nous et « l'autre » ? très complexe ; certes un être de chair et d'os, de sang et de sexe, de passions et de difficultés, mais aussi être social qui par définition même de son existence depuis sa conception est en relation, et un être (combien moi-même j'ai du mal à l'écrire) de raison. Le tout est vrai.

(C.P.)

(5) C'est le propre de l'homme, il me semble que d'être en lutte, mais l'important c'est d'être sérieusement en lutte (voir Freinet d'ailleurs et la vieille femme que tu cites).

(C.P.)

(6) Et c'est au niveau de cette prise de conscience, de cette connaissance de soi qu'interviennent toutes les techniques de déblocage, les techniques de groupe (dynamique de groupe, psychodrame, communications non verbales...).

Et puisqu'on parle stage, parlons donc formation.

Et qu'est-ce que la formation permanente si ce n'est l'approfondissement de la connaissance de soi (par rapport à soi-même et par rapport au groupe). Cette connaissance s'affinant, la disponibilité, l'écoute vis-à-vis des autres s'amplifie, nous permettant alors une communication réelle, condition de tout apprentissage.

(L.C.)

guère raisonnable de prétendre se reconstruire — sauf si on accepte le confessionnal, et encore, c'est bien un truc pour « se vider » — de ne pas commencer par essayer de se dépouiller de sa vieille peau, de prendre conscience de ses conditionnements, de ses manques, d'éruer, de se râcler la gorge, les poumons, les intestins comme le cerveau pour en chasser les idées et les comportements reçus, fabriqués qui font les veaux que nous connaissons (7).

Inutile de se demander quelle place tiennent la Pédagogie Freinet et les enfants dans de tels stages si les protagonistes de ces productions à caractère psychothérapeutique n'en restent pas à la phase de décongestionnement, si, grâce à des exercices leur permettant de reconquérir progressivement la connaissance et la maîtrise de leur corps, ils retrouvent les chemins de la créativité authentique et redeviennent imaginants, prêts à trouver eux-mêmes les solutions qui conviendront le mieux au cas particulier que représente chaque moment de la vie d'une classe ; s'ils réfléchissent sur les raisons profondes de leur engagement dans la pratique de la Pédagogie Freinet, s'ils comprennent ce qui différencie cette pédagogie d'une simple rénovation stagnant au niveau de techniques dont on espère tirer la survie de la machine scolaire.

A supposer que nous soyons tous ces gens bien équilibrés et disponibles, la question se pose de savoir si nous devons cependant contribuer à maintenir en vie cette machine brinquebalante si elle en vaut la peine, si vraiment on peut espérer d'elle cette modification profonde que nous souhaitons et si même l'éducation des enfants du XXe siècle peut encore se faire à l'école (8), si les futurs acteurs principaux de la vie du XXIe siècle peuvent apprendre comme ceux du XIXe, à plus forte raison lorsque l'on veut que ces enfants soient éduqués de manière à pouvoir bâtir eux-mêmes cette société dans laquelle ils vivront.

Xavier NICQUEVERT  
avec les contrechants  
de Liliane CORRE  
et Christiane PIGNON



(7) Cela m'amène à penser à nos limites : tout est possible, même l'impossible. Et se dépouiller de sa vieille peau ne peut être un acte total sans danger, et pour moi, et pour l'autre, car si je suis être de demain, je suis aussi être d'hier tout comme, d'ailleurs ceux qui sont autour de moi et qui, peut-être ne se dépouillent pas de leur vieille peau au même rythme que moi pour un tas de raisons profondes, circonstancielles ou autres.

(C.P.)

Il nous faut en effet rétablir les circuits avec soi-même, avec les autres.

Le droit à l'expression pour l'enfant, oui, mais le même droit pour l'adulte car tout ceci est imbriqué.

Comment comprendre la joie de l'enfant qui écrit, qui peint, qui invente, si on n'a pas soi-même découvert cette joie, en écrivant, en peignant, en inventant, en étant soi-même sur les chemins de la création ? Comment comprendre, être en empathie avec, si on n'a pas soi-même vécu des démarches similaires ?

Et c'est ce circuit rétabli avec l'enfant qui lui permettra de bouger : se sentant admis, profondément compris, il sera alors à même de continuer sa marche, de se débarrasser lui aussi de ses conditionnements.

Mais est-ce que la société permet à l'adulte de se libérer et de créer ?

Est-ce que l'école permet ces mêmes choses à l'enfant ?

(L.C.)

(8) Libération. Création. Oui, il y a parfois cela à l'école. Je serais même tenté de dire qu'il y en a beaucoup d'exemples.

Mais pour combien de révoltes ?  
pour combien de refus ?

Et si les chances de vie à l'école, de survie plutôt devenaient tellement faibles, de par les structures et les conditions de travail de plus en plus inhumaines qu'on soit obligé d'aller renaître ailleurs ?

(L.C.)

Les photos qui illustrent cet article sont de Xavier NICQUEVERT.